

ANNA KACZMAREK-WIŚNIEWSKA

Université d'Opole

Faculté de Philologie

akaczmarek@uni.opole.pl

ORCID : 0000-0002-8828-7039

Émile Zola aux yeux d'Octave Mirbeau : de la critique *ad rem* à l'attaque *ad hominem*, ou du « maître » au « traître »

**Emile Zola Seen by Octave Mirbeau: From Criticism *Ad Rem*
to Attack *Ad Hominem*, or from « Master » to « Traitor »**


Abstract

The paper employs the allegory of a musical scale to trace the evolution of Octave Mirbeau's attitude towards Emile Zola between 1875 and 1888. Although skeptical about the principles of naturalism, Mirbeau was an admirer of both the work and the personality of the author of *The Rougon-Macquart* series, at the beginning. Later, he emerged as a harsh critic of both Zola's character, whom he viewed as a betrayer of his own ideals, and his literary work, which he dismissed as being founded on erroneous principles. Throughout a decade, they did not maintain any contact to finally restore their relations due to Zola's involvement in the Dreyfus affair.

Keywords: Octave Mirbeau, Emile Zola, conflict, principles of naturalism

Mots-clés : Octave Mirbeau, Émile Zola, conflit, doctrine naturaliste

Antagonisme, polémique, dispute, querelle... – autant de noms pour désigner les divers avatars du conflit qui oppose les hommes sur le plan abstrait des idées, des valeurs, des réflexions. Si l'univers de la littérature ne va guère jusqu'à en épouser la forme la plus brutale – la guerre ou la révolution –, il n'en est pourtant pas dénué, étant donné que, dans et hors le texte, consciemment ou non, les auteurs se situent par rapport à un autre, qu'il soit individuel ou institutionnel, réel ou fantasmé (*cf.* Harel 1999).

Open Access.  Published by Committee for Philology of the Polish Academy of Sciences, Wrocław Branch and College for Interdisciplinary Studies, University of Wrocław. This work is licensed under the Creative Commons Attribution-ShareAlike 3.0 Unported License.

Les affrontements des hommes de plume sont donc un élément incontournable du panorama littéraire d'une époque, surtout depuis le XIX^e siècle qui est un « siècle d'autonomisation du champ littéraire qui voit s'internaliser les 'règles du jeu' et se spécifier pratiques et discours » (*Introduction : des usages de la dispute en littérature du XIX^e au XXI^e siècles*, 2012), à savoir la rhétorique de la dispute (figures de style et schémas argumentatifs), les postures des opposants et les rôles qu'ils s'attribuent, les lieux ou médias de la polémique et ses valeurs socioculturelles. Ainsi, que l'antagonisme oppose un jeune ambitieux à un vieux maître, les représentants de deux « écoles » littéraires ou tout simplement deux personnalités, il est toujours intéressant d'en observer les modalités, étant donné que « le conflit apparaît aussi structurant et significatif que la sociabilité 'positive' [...] [puisqu'il est] susceptible de modeler les facettes identitaires d'un écrivain, quelles qu'en soient les modalités d'expression » (*Introduction : des usages de la dispute en littérature du XIX^e au XXI^e siècles*, 2012).

Dans cette perspective, les relations entre Émile Zola et Octave Mirbeau constituent un champ de réflexion particulièrement intéressant. Étant donné leur dissymétrie considérable – stabilité pour le romancier de *L'Assommoir* et radicalisme pour l'auteur du *Journal d'une femme de chambre* –, l'intention de les comparer depuis la perspective de Mirbeau paraît tout à fait logique. L'essor des études mirbelliennes depuis 1990 a pour fruit plusieurs analyses importantes concernant les relations de cet écrivain avec d'autres littérateurs. Parmi celles qui s'occupent de ses rapports avec l'auteur des *Rougon-Macquart*, le volumineux « Dossier Octave Mirbeau » dans *Les Cahiers naturalistes* (1990, n° 64)¹ par Pierre Michel et Jean-François Nivet s'avère une référence de tout premier ordre, contenant toutes les lettres écrites à Zola par Mirbeau et trois articles inédits qu'il lui a consacrés.

Selon Pierre Michel, les relations des deux écrivains, entamées vers le milieu des années 1870 et qui se poursuivront, après une décennie de rupture (1888–1898), jusqu'à la mort de Zola en 1902, s'organisent en trois phases bien distinctes :

[...] D'abord toute la période des débuts littéraires de Mirbeau, pendant laquelle il admire et défend de sa plume [...] le maître écrivain, le pourfendeur du romantisme et le héraut des nobles causes. Ensuite vient une longue phase de refroidissement, puis de rupture, au cours de laquelle, déçu cruellement, Mirbeau ne voit plus en Zola qu'un parvenu qui a renié ses valeurs de jeunesse, pour [...] accéder aux déshonorants « honneurs » de la société bourgeoise. Enfin, l'affaire Dreyfus rapproche et unit définitivement les deux combattants qui ont mis leur plume au service de la Vérité et de la Justice et ont enduré côte à côte les insultes et les menaces de la racaille militariste et antisémite. (Michel 1990 : 49)

Si ces propos résument parfaitement l'essence de la problématique, ce qui frappe lors de la lecture du dossier en question et d'autres documents concernant le sujet², c'est le gigantesque écart entre la perception de Zola par Mirbeau en 1878 et en 1888 et le changement vertigineux du ton des articles

1 Ce dossier comprenant quatre parties bien distinctes dont chacune a un auteur différent, les trois parties sur lesquelles nous nous appuyons ici sont signalées, dans notre liste bibliographique, comme des études séparées.

2 Comme, par exemple, le volumineux recueil d'articles consacrés aux relations des deux écrivains, publié en 2020 par Classiques Garnier : Anna Gural-Migdal et Sandor Kálai (dir.), *Émile Zola et Octave Mirbeau. Regards croisés* qui se propose de « mettre l'accent sur ce qui unit Zola et Mirbeau [et] sur ce qui les sépare » (Introduction, 7), ou la brève mais bien complète synthèse de leurs relations que l'on trouve dans l'entrée « Zola » du *Dictionnaire Octave Mirbeau* par Yannick Lemarié et Pierre Michel (version papier : Paris, L'Age d'homme, 2011 ; version électronique : <https://mirbeau.asso.fr/dicomirbeau/>).

de presse mirbelliens portant sur le maître de Médan : en dix ans à peine, le futur auteur de *L'Abbé Jules* passe de la vénération au mépris, selon la formule de Pierre Michel (cf. Michel 1990 : 47). De la perspective que nous adoptons, la dernière étape paraît un peu moins intéressante : que *J'accuse ... !*, expression la plus forte de l'engagement zolien dans l'affaire Dreyfus, rétablisse, aux yeux de Mirbeau, la valeur de Zola homme et littérateur et lui rende toute sa gloire, n'est pas étonnant. Les conséquences de ce changement radical, de cette « palinodie » mirbellienne, seront tout à fait avantageuses pour les deux : « L'Affaire leur permet de construire entre eux des liens d'amitié qui, au fil des mois, deviendront de plus en plus étroits » (Pagès 2020 : 167). Mais voir un admirateur sincère devenir un détracteur farouche n'est pas un processus courant.

Ayant observé les étapes successives de ce processus, nous nous sommes rendue compte qu'elles pourraient être figurées par une gamme musicale, une structure dont les éléments, les tons, « appartenant soit à une échelle, soit à une tonalité ou à un mode déterminés, sont rangés par degrés conjoints » (Vignal 2005 : 399). Puisque, en l'occurrence, l'ordre de ces « degrés conjoints » (c'est-à-dire les sentiments négatifs de Mirbeau envers Zola) est progressif, nous nous proposons d'utiliser, pour les présenter, l'image musicale d'une gamme montante dont les notes respectives, allant du bas vers le haut, sont censées montrer point par point comment, aux yeux d'Octave Mirbeau, Émile Zola est passé du statut de grand artiste et honnête homme, modèle à suivre autant sur le plan esthétique qu'humain, bref, de maître, à celui de traître ignoble à la cause littéraire et humaine. L'instrument utilisé pour jouer cette gamme, le médium de cet antagonisme qui faillit détruire à jamais la relation de deux amis, sera, comme d'habitude au second XIX^e siècle, la presse.

Do, ou le fondement d'une admiration et d'une sympathie réciproque

Si les deux écrivains peuvent être considérés, avec quelques réserves, comme un duo maître / disciple, il ne s'agit pourtant point d'un duo classique, et cela pour au moins deux raisons. D'abord, la différence d'âge entre eux n'est que de huit ans, ce qui contredit l'image traditionnelle du sage à barbe blanche accompagné de son jeune admirateur. Ensuite, Mirbeau nie de manière conséquente son appartenance au courant naturaliste, appartenance qu'Alain Pagès (1990 : 3–4) trouve cependant incontestable : « Mirbeau [...] appartient pleinement à la mouvance naturaliste qui s'épanouit dans le dernier tiers du XIX^e siècle [...]. Personne ne niera la proximité intellectuelle (sur les thèmes romanesques comme sur la forme de l'écriture) qui relie, au moins ponctuellement, Mirbeau et nombre des écrivains qui se rattachent à l'école de Médan ». Qu'il soit ou non considéré comme naturaliste, c'est dans le contexte d'une conception bien définie de la littérature que ses relations avec Zola ont été nouées, et c'est cette conception qui restera le *leitmotiv* de l'évolution de l'attitude de Mirbeau par rapport au romancier de *Germinal*.

Né en 1848, Mirbeau, juriste de formation, n'entame sa carrière littéraire qu'après 1884. Ainsi, avant sa première rencontre avec Zola, qui a eu lieu vers 1875, il n'avait encore jamais publié de roman ou de nouvelle mais avait pourtant à son compte un début de carrière journalistique grâce à plusieurs articles publiés dans *L'Ordre*, un journal bonapartiste. Cette carrière le mène à s'impliquer directement dans la vie politique : il est, de 1877 à 1879, chef de cabinet du préfet de l'Ariège, à Foix, puis rédacteur en chef de

l'Ariégeois (cf. Mitterrand 2001 : 767). Revenu à Paris, il n'a pas tout de suite compté parmi les habitués des célèbres jeudis chez les Zola à Paris ; Alain Pagès ne cite son nom parmi les membres du cénacle parisien qu'à la fin de l'année 1897, en l'appelant « un nouveau venu » (Pagès 2021). Il fait pourtant partie, dès 1876, du groupe d'amis du romancier des *Rougon-Macquart* qui se rend régulièrement dans la propriété campagnarde des Zola à Médan. Il est aussi un des organisateurs et participants du fameux dîner Trapp, le 16 avril 1877, lors duquel Flaubert, Zola et Goncourt sont « sacrés officiellement les trois maîtres de l'heure présente » (Bloch-Dano 1997 : 114) et qui scelle la formation du groupe naturaliste dont Zola deviendra bientôt le chef de file. Cet événement possède, pour Mirbeau, une forte portée symbolique : s'étant d'emblée rangé « du côté de Goncourt plutôt que du côté de Zola » et n'étant « guère convaincu par l'exposé des thèses naturalistes » (Pagès 2014 : 139), il ne s'en trouve pas moins désormais dans une position d'adhérent au mouvement naturaliste : « il a [...] trouvé sa place au sein de la petite bande » (Pagès 2014 : 139).

De plus, Mirbeau et Zola commencent à échanger des lettres dont la première remonte au 12 novembre 1879 (Michel, Nivet 1990 : 7). Si cette correspondance n'est pas très abondante – on a retrouvé au total vingt-et-une lettres de chacun des deux écrivains (Dufief 2004 : 153) – elle témoigne bien autant de l'admiration que Mirbeau voue au talent de l'écrivain de Zola et à ses qualités humaines que d'une sympathie et d'un respect réciproques. En effet, le futur romancier du *Jardin des supplices* « apprécie notamment chez lui [Zola] une capacité à effrayer le bourgeois, à secouer les idées toutes faites, à ouvrir de nouveaux horizons, à poursuivre son chemin alors que la foule des bien-pensants ne cesse de lui chercher chicane » (Lemarié). Citons, à titre de preuve, deux fragments de lettres de Mirbeau à Zola datant de cette période et qui ont pour formule d'appel « Mon cher maître » ou même « Mon cher et grand maître » :

[...] Vous êtes un grand artiste, et vous êtes aussi un brave homme. [...] Celui qui ne vous aimerait pas après un pareil livre, ne peut être qu'un misérable. [...] Que vous êtes grand et fort, mon cher maître, à chaque livre nouveau, malgré le succès, vous vous élevez toujours plus haut, et rien ne vous détourne de votre but. La bataille vous a toujours trouvé debout, la fortune vous retrouve fidèle à vos amitiés, à vos passions, à vos destinées de jeunesse » (19 avril 1886, à propos de *L'Œuvre*). (Michel, Nivet 1990 : 10)

[...] Vous ne savez peut-être pas combien je vous aime. Je vous aime pour votre immense talent, pour votre immense labeur, pour votre caractère et pour la dignité de votre vie (29 septembre 1887). (Michel, Nivet 1990 : 12)

Ces propos s'inscrivent bien dans ce que Pierre Dufief (2004 : 156) désigne comme des « gestes d'allégeance ponctuels mais significatifs » que Mirbeau pratique alors envers Zola.

Ré, ou le refus de l'expérience collective

À cette étape, « Mirbeau entretient avec Zola des relations de disciple à maître, même si le disciple apparaît bien souvent contestataire » (Dufief 2004 : 156). Il demeure en contact avec les membres du groupe de Médan et de l'« école » naturaliste qui est en train de se former : il connaît Guy de Maupassant, fréquente Léon Hennique et Paul Alexis avec lesquels il dîne souvent dans « une infâme gargote de Montmartre » (Michel 1990 : 50). A en croire Alain Pagès, son esprit moqueur, qui constitue sa carte de visite, le distingue des autres membres du groupe :

Octave Mirbeau est, sans conteste, la personnalité la plus remarquable. Il anime les soirées grâce à ses talents de conteur. Dès qu'il apparaissait, raconte [le compositeur] Alfred Bruneau, « nos figures s'éclairaient, nos poumons se dilataient, dans la certitude où nous étions d'un divertissement somptueux et exceptionnel », car « nul n'échappait à la causticité inépuisable de Mirbeau. » (Pagès 2021 : [s. p.])

Tout admiratif qu'il soit de l'auteur des *Rougon-Macquart*, il ne voudra pourtant pas s'engager dans l'expérience littéraire des *Soirées de Médan*, un recueil de nouvelles dont le sujet commun est la guerre franco-prussienne de 1870–71. Ce refus semble résulter d'un choix délibéré de sa part : « Mirbeau aurait très bien pu participer aux *Soirées de Médan*, s'il l'avait voulu. Mais de toute évidence il ne l'a point souhaité » (Michel 1990 : 50). La critique ne dispose d'aucune lettre ou autre document exprimant directement le refus de Mirbeau de participer à l'expérience littéraire commune des jeunes naturalistes, il est pourtant certain que les raisons de ce refus relèvent d'une décision bien réfléchie.

D'abord, si l'on se réfère à la chronologie de la composition des *Soirées de Médan* établie par Alain Pagès (2014 : 195–201) – six mois à peine s'étant écoulés entre l'idée du recueil et sa publication –, on se rend compte que Mirbeau, alors secrétaire d'Arthur Meyer du *Gaulois*, n'a pas pu consacrer beaucoup de temps à la littérature. Ensuite, la raison de ses réticences peut être d'essence esthétique : le groupe qui se forme autour de Zola, avec un maître glorifié par ses disciples, devient peu à peu une « école » littéraire. Or, comme le souligne Pierre Michel (1990 : 50), Mirbeau, refusant toute orthodoxie et toute institutionnalisation, rejette « l'embrigadement et le dogmatisme, mortifères en art comme en littérature », et, s'il « est prêt à faire le coup de feu auprès de ses alliés du moment [...], il n'est pas prêt pour autant à abdiquer liberté et personnalité en s'en remettant à une discipline du groupe [...] Sa réserve découlerait donc autant de ce rejet par Mirbeau d'autorité d'un maître que de sa contestation des principes naturalistes, qui sont pour lui depuis longtemps un sujet à caution.

Mi, ou la mise en question de la « littérature pour myopes »

En effet, si Mirbeau approuve le naturalisme en tant que « réaction saine [...] contre la littérature à l'eau de rose » (Michel 1990 : 51), il en critique pourtant quatre aspects qui, pour Zola, étaient fondamentaux : ses ambitions scientifiques qu'il trouve dérisoires ; ses prétentions à l'objectivité sous lesquelles se cache, selon lui, une déformation de la réalité présentée toujours de manière subjective ; l'importance des détails qui sont, à ses yeux, sans intérêt et qui « mutilent » encore plus l'image de la vie ; enfin, le manque de perspective plus large, plus poétique, plus dramatique, bref, plus « vraie » des êtres et des choses. Tout cela, écrit Mirbeau dans son article « Émile Zola et le naturalisme » (*La France*, 11 mars 1885), fait du naturalisme une littérature créée par des « lécheurs de détails [qui] n'écrivent pas autrement que ne peignent les artistes myopes. »

Deux ans auparavant (1883), il avait déjà publié, sous le pseudonyme d'Alain Baquenne, un roman intitulé *La Belle Madame Le Vassart*, une sorte de *remake* de *La Curée* (second volume de la saga des *Rougon-Macquart*) dans lequel il sape tous les principes esthétiques qui avaient présidé à l'écriture du roman zolien. Il en rejette d'abord la psychologie qu'il juge réductrice, consistant à attribuer à l'être humain des actions dictées uniquement par la physiologie. Ensuite, il démythifie la République qui était une valeur sacrée pour Zola : selon le futur auteur de *L'Abbé Jules*, la République n'est qu'une mystification, une

sorte de maquillage couvrant un régime pseudo-démocratique dans lequel le clientélisme, le népotisme et l'affairisme triomphent, tout comme sous le Second Empire. Enfin, si, chez l'un et l'autre, les liens familiaux provoquent souvent la chute des personnages (trait caractéristique des textes naturalistes), Mirbeau niera leur rôle en tant que moyen de remédier aux fléaux sociaux, contrairement à Zola qui, à la fin des *Rougon-Macquart* et dans ses cycles ultérieurs, surtout les *Quatre Évangiles*, évoluera vers une affirmation de la famille en tant que facteur principal de la régénération du genre humain (cf. Bernard 2014 : 133–134).

Le rejet de la « psychologie des pulsions » dans la construction des personnages littéraires est exprimé par Mirbeau de manière encore plus ferme en 1885, après la représentation de *Renée*, une pièce de théâtre tirée par Zola de *La Curée*. « Sa main puissante [de Zola], écrit-il alors, qui remue les foules dans un magnifique grouillement de vie, est trop rude pour manœuvrer les légers et délicats instruments des passions intimes » (Mitterand 2001 : 848). En cette même année 1885, deux autres chroniques critiquant le naturalisme sont publiées par Mirbeau, sous le pseudonyme de « Le Diable », dans *L'Évènement*. Dans la première, *Littérature infernale* (22 mars 1885), l'auteur reproche à cette doctrine « froide et inhumaine », comme il l'a dit quelques jours auparavant, d'accumuler les violences jusqu'à l'écœurement du public : « Cela commen[ce] par un adultère, continu[e] par un viol et se termin[e] par un inceste » (Mirbeau cité par Michel 1994 : 148). Dans la seconde, *Le prochain roman de Zola* (21 juin 1885), il attaque les « jeunes présomptueux », imitateurs du romancier de *Germinal*, qui, avides de succès mais dépourvus d'un talent égal à celui de leur maître, remplissent leurs textes de « cochonneries », au nom de l'idée de « [...] prendre une saleté et [...] en faire un livre » (Mirbeau, cité par Michel 1994 : 147).

Pourtant, malgré sa contestation de plus en plus dure de la doctrine, l'attitude de Mirbeau envers Zola homme et artiste demeure toujours bienveillante. Comme l'observe Henri Mitterand (2001 : 771–772), l'article intitulé simplement « Émile Zola » dans *Le Matin* du 6 novembre 1885 est « un des articles les plus vigoureusement sympathiques qu'il [Zola] ait jamais lu sur son compte ». Mirbeau y souligne le courage de l'écrivain qui marche à contre-courant de toutes les indignités auxquelles le monde des lettres est susceptible d'avoir recours :

[...] M. Zola [...] n'est le produit d'aucune camaraderie ; comme tant d'autres, il n'est point sorti des fabriques ordinaires de renommées, soutenu par la force même de son génie, par l'âpre ténacité de son courage, il a marché droit devant lui, et il a fait sa trouée magnifiquement. Il ne s'est abaissé à aucune concession ; il n'est point entré dans les compromis, les soumissions, les grandes intrigues et les petites lâchetés dont se compose la vie des lettres... et le voilà. (Mirbeau 1885b : [s. p.])

Fa et sol, ou la critique de la réalité « falsifiée » par Zola dans *La Terre*

Parmi les quatre points cardinaux susmentionnés de la doctrine naturaliste, c'est le principe d'« objectivité » qui suscite chez Mirbeau les doutes les plus sérieux. La preuve en est sa critique défavorable de *L'Assommoir* publiée dans *L'Ordre* en 1876 où deux reproches graves sont formulés, l'un à l'égard du naturalisme, et l'autre envers le romancier. Le premier constate que l'application trop scrupuleuse de la doctrine mène à un réalisme excessif, abject, que Mirbeau juge diffamatoire envers la classe ouvrière. En effet, la découverte, vers le milieu des années 1880, du roman russe affermit la conviction mirbellienne

que les vérités objectives n'existent pas, l'œuvre de Dostoïevski et sa « psychologie des profondeurs » mettant en lumière les sphères inconscientes des âmes et les contradictions entre lesquelles les hommes se démènent et qui modèlent leur vision de la réalité. Quand au second reproche, Zola est accusé de ne pas connaître en détail les milieux qu'il décrit (cf. Michel 1990 : 56–57).

La situation se répètera, à une échelle plus considérable, une décennie plus tard, après la publication de *La Terre* (1887). Aux yeux de Mirbeau, Zola, auteur de plusieurs chefs-d'œuvre, est visiblement en train de vivre une période de crise dont *La Terre* est une conséquence fâcheuse. Considéré généralement par la critique, à cause de son extrême violence, comme une provocation, une insulte aux bonnes mœurs, ce roman marque, pour Mirbeau, l'échec de Zola-portraitiste de la société qui commet alors la faute impardonnable de fournir au lecteur une image absolument fausse du milieu décrit. Il ne s'agit plus, selon lui, d'une connaissance superficielle, comme c'était le cas pour *L'Assommoir*, mais d'une ignorance totale. Dans un texte intitulé *Le paysan* publié dans *Le Gaulois*, Mirbeau proclame donc la « chute » de Zola prosateur et déplore un roman « complètement raté dans son ensemble » :

[...] *La Terre*, de M. Émile Zola, est un mauvais ouvrage, mauvais socialement, mauvais littérairement. [...] Avant d'entreprendre cette étude, [...] M. Zola [...] s'est fié [...] à un voyage rapide, [...] à quelques racontars bourgeois [...], à son intuition qui, cette fois, l'a grossièrement trahi. [...] M. Émile Zola n'a pas vu le paysan ; il ne l'a compris ni aimé. (Mirbeau [1887] 1990 : 37–41)

Ce qui est intéressant, c'est que ni la contestation de la doctrine, d'abord plutôt modérée, puis de plus en plus violente, ni la critique sévère de l'œuvre ne semblent pourtant nuire sérieusement aux relations entre les deux écrivains. En effet, Mirbeau souligne le malaise que lui procure le fait de désapprouver le travail de Zola (« il m'en coûte beaucoup de dire... » (Mirbeau [1887] 1990 : 37), étant donné que le maître de Médan reste pour lui « l'écrivain le plus puissant, le plus étreignant de son temps » (Michel, Nivet 1990 : 12). Zola, pour sa part, ne lui garde pas rancune de cette critique dans laquelle il voit une manifestation de l'individualité de son jeune collègue.

La, ou l'abandon des idéaux

Le 10 novembre 1885, Mirbeau écrit à Zola :

[...] pourquoi ne recommencez-vous pas vos belles luttes du *Figaro* ? Vous avez de la rude besogne à faire, et jamais le moment n'a été si opportun. La jeunesse qui pousse se dégage de plus en plus des stupidités littéraires respectées, et des préjugés odieux des politiques toujours triomphantes. Ah ! comme elle vous saurait gré de la défendre ! Et quelle belle page dans votre œuvre ! (Zola 1985 : 334)

Cette lettre exprime bien l'espérance de Mirbeau de voir Zola s'engager à nouveau dans des batailles littéraires et esthétiques menées autrefois dans la presse. Cette espérance sera pourtant déçue : dans la réponse à la lettre citée, Zola justifie sa prise de distance par un besoin de repos, mais ses propos font aussi preuve d'un découragement : « [...] croyez-vous que la jeunesse soit vraiment avec nous ?, écrit-il. Il y a des heures où j'en doute » (Zola 1985 : 334). Une telle attitude a dû vexer Mirbeau qui s'était fait du romancier des *Rougon-Macquart* une image parfaite, celle d'un génie qui, à la seule force de son talent, a su passer du monde du journalisme à celui de la littérature sans devoir recourir au soutien des coterie littéraires du moment, comme le soulignait l'article précité du *Matin*. Dans cette perspective,

on comprend bien la colère et la déception que Mirbeau a éprouvées à la lecture d'une interview avec Zola publiée à la fin de janvier 1886 dans *Le Gaulois*. Interpellé à propos de la prétendue influence de *Germinal* sur les ouvriers en grève, Zola la renie d'une manière ferme : « Je tiens à répéter [...], dit-il, que mes livres sont simplement des œuvres d'art et n'ont aucune influence sur le peuple ». Et il termine comme suit : « Je continuerai l'histoire des Rougon, traçant, plein de sueur, mon sillon, comme un bœuf qui traîne sa charrue, sans rien voir ni rien entendre, lourd » (Michel 1994 : 147). La troisième des chroniques du « Diable », *Un article de M. Zola* (30 janvier 1886), écrite en réaction à cette interview, parodie les propos de Zola : aux yeux de Mirbeau, celui-ci, en tournant le dos autant à son idéal littéraire qu'à son engagement social, se range du côté des bourgeois, ce qu'il considère comme une trahison. Ce texte fournit les premiers indices de l'attitude critique de Mirbeau par rapport à l'homme Zola.

En effet, la perception mirbellienne de Zola littérateur et celle de Zola homme sont désormais définitivement divergentes. Sur le plan humain, l'auteur des *Lettres de ma chaumière* commence à voir dans le chef des naturalistes un parvenu gâté par le succès. Ce dernier, selon Mirbeau, est corrupteur, étant donné que les écrivains ou les artistes sont obligés de plaire à un public peu exigeant et de faire des concessions aux critiques. Dans le cas de Zola, cette influence corruptrice nuirait moins à son esthétique ou à sa doctrine qu'à sa personnalité, ses principes moraux et son comportement. L'interview pour *Le Gaulois* ne constituait que les prémices de la brouille. L'affaire Jean Grave, dans laquelle Zola, en qualité de président de la Société des Gens de lettres, se voit obligé de poursuivre en justice un anarchiste qui a publié quelques textes sans l'autorisation de leurs auteurs, « donnant ainsi l'impression de choisir le camp des oppresseurs contre celui des opprimés et de défendre les médiocres intérêts de la bourgeoisie contre celui des révoltés » (Lemarié), est l'étape suivante de ce différend dont le comble survient en 1888, lorsque l'auteur des *Rougon-Macquart* accepte la Légion d'honneur qu'il avait refusée deux fois auparavant (*Zola et la Légion d'honneur*).

Si, ou le paroxysme : la condamnation de la course aux honneurs philistins

Non seulement, « à la grande surprise générale [...] et au grand dam [...] des Goncourt, d'Alphonse Daudet, mais aussi de ses proches » (*Zola et la Légion d'honneur*), Zola accepte la croix de Chevalier de la Légion d'honneur, mais, pire encore, dans une lettre à Maupassant, il constate que « cette acceptation va plus loin que la croix, elle va à toutes les récompenses, jusqu'à l'Académie » (Zola 1888). En effet, il y postulera – sans succès – à dix reprises. Cette prétendue soif des honneurs bourgeois qui « le banalise[nt] et qui le discrédite[nt] aux yeux de ceux qui l'ont le plus aimé », comme le dira Edmond de Goncourt (Mirbeau [1888] 1990 : 43n) font de Zola, aux yeux de Mirbeau, un traître « prêt à la pire des apostasies : l'apostasie de lui-même » (Mirbeau [1888] 1990 : 42). Le futur auteur du *Jardin des supplices* laisse parler ses émotions dans un article publié dans *Le Figaro* le 9 août 1888, sous le titre significatif « La fin d'un homme ». Il y attaque son ancien maître *ad personam* avec une rare dureté :

[...] Aujourd'hui, pour un ruban que peut obtenir, en payant, le dernier des escrocs, [...], le plus navrant des imbéciles, M. Zola renie tout : luttas, amitiés anciennes, indépendance, œuvres. [...] Le spectacle de cet écroulement, de cette fin d'un homme, admiré entre les plus admirés, est

douloureux [...]: Il espère que l'amitié des académiciens comblera le vide laissé par les artistes, camarades des premières luttes, des premiers espoirs. (Mirbeau [1888] 1990 : 42-43)

La réponse de Zola, toute paternaliste qu'elle puisse paraître, ne laisse pas de doutes sur la violence de ce coup porté par quelqu'un qu'il considérait comme un dévoué :

Ah ! mon cher Mirbeau, voici des années qu'on m'annonce ma fin, et je dure ! Je vous pardonne bien charitablement d'augmenter le mensonge autour de moi, car vous ne savez ce que vous dites, parlant de choses que vous ignorez. D'ailleurs, je suis tranquille. [...] si jamais la vérité se refait en vous sur mon compte, je vous connais d'une assez grande bonne foi pour la confesser. (Michel 1990 : 61)

Il faudra attendre dix ans pour que cette confession s'effectue : en cette fin d'été 1888, une rupture totale des relations s'opère entre les deux écrivains. Ayant enseveli ses respect et admiration pour Zola, Mirbeau ne tarit plus d'expressions de son mépris et de son dégoût pour « cet orgueilleux, égoïste, naïf et féroce parvenu », comme il désigne son ancien maître dans une lettre à J.-H. Rosny aîné :

[...] ce qu'il y a de mieux à dire sur Zola, c'est qu'il est un parfait imbécile. Je ne méconnaissais pas sa force immense, mais cette force est inconsciente. Il écrit comme le vent hurle. Il ne comprend rien à rien. Les prétentions scientifiques de ses *Rougon-Macquart* sont une farce amère ; sa conception du monde, de l'individu et de la société, enfantine et nulle. (Mirbeau [1891] cité par Michel 1990 : 62-63)

On ne pourrait pas mieux rabaisser l'idole déchue...

Do, ou le retour à la positivité

Pour en revenir à notre allégorie musicale, « [1]a gamme s'énonce le plus souvent de tonique à tonique » (Vignal 2005 : 399). Cette règle s'applique parfaitement à l'attitude de Mirbeau envers Zola : l'engagement de ce dernier dans l'affaire Dreyfus refait de lui, aux yeux de Mirbeau, un grand personnage et lui rendra toute l'estime, tout l'honneur et toute la gloire maculés par le ruban de la Légion d'honneur et les ambitions académiques. Ainsi, ce qui semblait défait une fois pour toutes, non seulement se refait complètement, mais s'élève au grade d'une sincère et profonde amitié doublée d'une considération désormais inconditionnelle et exempte de différends esthétiques ou idéologiques.

Un antagonisme entre deux créateurs s'organise, dans la quasi totalité des cas, autour d'un axe central que sont leurs principes artistiques et esthétiques : « [...] il n'est guère de lutte dans la vie d'un écrivain qui ne soit aussi l'expression de sa position dans le champ littéraire » (Bertrand, Saint-Amand et Stiénon 2012). Dans le cas de Zola et de Mirbeau, ce point névralgique est la doctrine naturaliste, créée par l'un et contestée par l'autre. Ce sont ses fondements erronés, dit Mirbeau, ses fausses ambitions de vérité et d'objectivité, ainsi que son caractère foncièrement inhumain, qui ont contribué à la transformation profonde de l'âme de son créateur, et, par conséquent, à la « trahison » de Zola, à l'imposture d'un artiste qui, s'embourgeoisant progressivement, est devenu avide, non plus d'argent, mais d'honneurs et de récompenses. Mirbeau croit suivre cette dégringolade de Zola étape par étape : récusant toujours les postulats de la doctrine, il est tout de même admirateur, d'abord aussi de l'œuvre que de l'homme (sans pourtant jamais devenir un inconditionnel, comme Paul Alexis, par exemple). Ensuite, il passe à la critique de l'œuvre tout en demeurant enthousiaste du talent et de l'impact de Zola. Enfin, indigné et déçu

par ce qu'il considère comme « l'apostasie » de son ancien maître, il dénigre l'homme et son travail, allant jusqu'à qualifier son ex-maître de « grand imbécile ».

Si l'on se réfère aux « règles du jeu » du conflit établis au XIX^e siècle, on voit bien une dissymétrie profonde dans la dynamique de cet affrontement. Du côté de Zola, on perçoit des constantes : en commentant les réponses zoliennes aux lettres de Mirbeau, les auteurs du « Dossier Zola » soulignent la posture stable d'un maître sûr de sa position et de ses idées, ses réponses modérées, sa rhétorique réfléchie. Du côté de Mirbeau, l'évolution radicale de ses dispositions s'exprime par la violence de ses propos allant *crescendo* et par une rhétorique belliqueuse souvent excessive, qui se justifie par l'ampleur de sa déception. Décortiquer les modalités de ce différend amène à nuancer les propos de Pierre Michel qui constate que, pour Mirbeau, « l'homme et l'œuvre sont indissolublement liés : quand il doit juger d'une œuvre, il est bien en peine de faire abstraction des qualités ou des défauts de l'auteur » (Michel 1990 : 76). En effet, dans ce cas, la critique de l'œuvre ne va pas toujours de pair avec celle de l'homme.

Cela prouve à son tour que, comme l'a dit Victor Hugo, « il n'y a de vraies haines que les haines littéraires » (Goncourt [1888] 1998 : 671–672).

Bibliographie

- Bernard, Claudie (2014) « Régénération familiale ? *Le Docteur Pascal* d'Émile Zola. » [Dans :] *Le jeu des familles dans le roman du XIX^e siècle*. Saint-Étienne : Presses universitaires de Saint-Étienne ; 133–161.
- Bloch-Dano, Évelyne (1997) *Madame Zola*. Paris : Grasset.
- Dufief, Pierre (2004) « Mirbeau face à Zola. » [Dans :] Béatrice Lavielle (dir.) *Champ littéraire, fin de siècle autour de Zola*. Coll. « Modernités » N° 20. Bordeaux : Presses Universitaires de Bordeaux ; 153–163.
- Goncourt, de Edmond et Jules ([1887] 1998) *Journal*. T. II. Paris : Laffont.
- Harel, Simon (1999) *Le voleur de parcours. Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*. Montréal : XYZ.
- Michel, Pierre (1990) « Mirbeau et Zola : entre mépris et vénération. » [Dans :] *Les Cahiers naturalistes*. N° 64 ; 47–77.
- Michel, Pierre (1994) « Octave Mirbeau et Émile Zola. Nouveaux documents. » [Dans :] *Cahiers Octave Mirbeau*. N° 1 ; 140–150.
- Michel, Pierre, Jean-François Nivet (1990) « Lettres d'Octave Mirbeau à Émile Zola. » [Dans :] *Les Cahiers naturalistes*. N° 64 ; 7–34.
- Mirbeau, Octave ([1887/1888] 1990) « Articles inédits sur Émile Zola. » [Dans :] *Les Cahiers naturalistes*. N° 64 ; 35–41.
- Mirbeau, Octave (1885a) « Émile Zola et le naturalisme. » [Dans :] *La France*. 11 mars.
- Mirbeau, Octave (1885b) « Émile Zola. » [Dans :] *Le Matin*. 6 novembre.
- Mitterand, Henri (2001) *Zola. T. II : L'homme de Germinal 1875–1893*. Paris : Fayard.
- Pagès, Alain (1990) « Avant-propos. » [Dans :] *Les Cahiers naturalistes*. N° 64 ; 3–4.
- Pagès, Alain (2014) *Zola et le groupe de Médan*. Paris : Perrin.
- Pagès, Alain (2020) « L'expérience de la violence. Zola et Mirbeau dans l'affaire Dreyfus. » [Dans :] Anna Gural-Migdal, Sandor Kálai (dir.) *Émile Zola et Octave Mirbeau. Regards croisés*. Paris : Classiques Garnier ; 165–177.
- Vignal, Marc (dir.) (2005) *Dictionnaire de la musique*. Paris : Larousse.

Zola, Émile (1985) *Correspondance*. T. IV : 1884–1886. Éditeurs : Owen Morgan et Alain Pagès. Montréal : Presses de l'université de Montréal / Paris : Éditions du CNRS.

Sources internet

- [s. a.] « Introduction : des usages de la dispute en littérature du XIX^e au XXI^e siècles. » [Dans :] *ConTEXTES*. N° 10, 2012 : *Querelles d'écrivains (XIX^e–XXI^e siècles) : de la dispute à la polémique* [s. p.] Récupéré de <http://journals.openedition.org/contextes/5040> le 23/08/2024.
- [s. a.] « Zola et la Légion d'honneur » [s. p.] Récupéré de https://gallica.bnf.fr/dossiers/html/dossiers/Zola/Chrono/ZolaLit3_Legion.htm le 30/08/2024.
- Bertrand, Jean-Pierre, Denis Saint-Amand, Valérie Stiénon (2012) « Les querelles littéraires : esquisse méthodologique. » [Dans :] *COntEXTES*. N° 10. Récupéré de <http://journals.openedition.org/contextes/5005> le 01/09/2024.
- Lemarié, Yannick. Entrée « Zola, Émile. » [Dans :] *Dictionnaire Octave Mirbeau* [s. p.] Récupéré de http://mirbeau.asso.fr/dicomirbeau/index.php?option=com_glossary&id=550 le 21/08/2024.
- Pagès, Alain (2021) « Les jeudis d'Émile Zola. » [Dans :] *Flaubert*. N° 26 : *Flaubert, Zola et la sociabilité* [s. p.] Récupéré de <http://journals.openedition.org/flaubert/4443> le 30/08/2024.
- Zola, Émile Lettre à Guy de Maupassant, 14 juillet 1888. Récupéré de <http://maupassant.free.fr/correspondance/522.html> le 30/08/2024.

